

Emmanuelle Chihmona



Et si

Tome 1

Décroche

Emmanuelle Chihmona

Et si

Tome 1 : Décroche

© Emmanuelle Chihmona, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0453-0

Librinova”

www.librinova.com

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Christophe,

PREAMBULE

Et si...

Chacun d'entre nous s'est un jour posé cette question. Une simple supposition et voici l'imaginaire qui nous permet d'effacer regrets, erreurs ou tristesse. Notre nature humaine espère toujours mieux car la vie n'a de sens que dans l'espoir. L'espoir d'une vie meilleure, différente. L'espoir de retrouver un être cher, de ne pas perdre l'amour, d'éviter un accident ou encore de ne pas sombrer.

Lily va se retrouver confrontée à cette suggestion lors de moments noirs de sa vie, mais est-ce vraiment bénéfique de changer le cours des choses ?

Ce roman est une fenêtre ouverte sur une réalité qui n'existera jamais. Lily devra, comme chacun d'entre nous, accepter la vie comme elle est, aussi difficile cela puisse être.

CHAPITRE 1

Vie sombre

Dimanche 3 mai

La pluie tiède coule sur mon visage. Le vent souffle fort, bouscule les arbres et les buissons en ce milieu de printemps. Ça sent les roses et l'herbe mouillée. Je tournoie sur moi-même, espérant peut-être que la tempête m'emmène loin d'ici, loin de cette vie sinistre et oppressante. Pourtant, le jardin de ma grand-mère m'a toujours offert un certain réconfort, un souvenir d'enfance au goût de glace à la vanille et aux couleurs des machaons, ces papillons que nous attrapions enfants avec des épuisettes fabriquées par mon grand-père. Des branches, des filets à patates, du fil de fer, et voilà de quoi capturer ces magnifiques créatures, si rares de nos jours dans nos villes surchargées de pollution et d'insecticide. Je sens l'eau qui pénètre mes os, mes cheveux collés sur le visage. L'éternité me semble à portée de doigt, à chaque tournoiement mon équilibre fléchit. Vais-je sombrer dans les ténèbres ou m'élever au-dessus de ce ciel noir ?

— Mais qu'est-ce que tu fais là Lily ? Rentre tout de suite, tu vas attraper la crève si tu continues !

Retour brutal à la réalité, je suis toujours là. Mes pieds traînent dans les cailloux de l'allée, je traverse les rosiers qui souffrent du mauvais temps pétale par pétale, ouvre le portillon en bois qui mène à la cour pour enfin entrer chez mamie Jeanne. Elle habite une maison des mines comme on dit chez nous, ces habitations qui étaient mises à disposition des cadres qui travaillaient dans les mines de charbon. Après leurs fermetures, les familles avaient été autorisées à rester, moyennant un loyer modéré. L'entrée n'est autre que l'arrière-cuisine composée d'un lavabo, d'une vieille lessiveuse dont ma grand-mère ne veut pas se séparer et d'une gazinière à l'ancienne. La porte de la cave juste en face ferme mal au grand bonheur de Bouba et Balmolok, les deux colocataires félins qui peuvent via ce petit défaut, se faufiler à l'extérieur par l'ancien soupirail à charbon.

J'enlève mes baskets, m'essuie rapidement les cheveux avec une serviette qui traîne et retourne à table dans la salle à manger. Comme chaque dimanche, nous allons rendre visite à mes grands-parents : à midi du côté maternel, suivi du

paternel pour finir le week-end en beauté. Une tarte au flan trône au milieu de la table assortie d'abricots en boîte. J'ai toujours détesté ça mais pour faire plaisir à mamie, j'en avale une petite part. L'avantage chez mamie Jeanne, c'est qu'il y a toujours de quoi satisfaire quelques envies gourmandes. À la cave dans le congélateur, été comme hiver, il y a des bâtonnets glacés enrobés de chocolat ou des fusées multicolores. À l'étage, dans l'ancienne armoire qui occupe la moitié du couloir, il y a une boîte contenant bonbons et chocolat en tout genre dans laquelle ma sœur et moi pouvons piocher sans nous faire voir. Mamie sait parfaitement que nous nous emparons régulièrement du contenu mais en quinze ans, elle n'a jamais changé de cachette.

— Qu'est-ce que tu faisais dehors ? Encore dans tes rêves ? Il faut que tu atterrisses ma fille, on ne vit pas dans un conte de fée.

Ma mère, éternelle défaitiste, ne supporte pas mes rêveries d'adolescente. Je m'assoie à table, il est 15h et ça sent bientôt le départ. Personne ne parle, ma mère feuillette le journal, mon père remplit des mots croisés et mamie regarde une émission télé qui hurle un peu trop fort à mon goût. Je ne peux pas lui en vouloir, la vieillesse a eu raison de son audition. Papi lui, est assis en bout de table, un verre de pastis à la main. Je ne me rappelle pas que nous ayons eu de réelle conversation un jour, l'abus d'alcool et la silicose ont eu raison de lui il y a bien longtemps. Mais peut-on reprocher à un homme sa déchéance après la perte d'un enfant et quarante ans passés au fond des mines ? Quelques années avant la naissance de ma mère, mes grands-parents ont eu un fils, Jules, décédé d'une hydrocution lors d'un séjour à la mer. Il est entré dans l'eau et s'est effondré à tout juste onze ans. C'est à cet instant que la descente aux enfers de papi a commencé. Ma grand-mère, elle, a dû tenir la famille à bout de bras le restant de sa vie. Je me suis toujours demandé si ce drame familial n'avait pas finalement transcendé les générations car le malheur est ancré dans nos vies. Le temps passe et l'heure est venue d'aller voir le dragon (petit surnom adorable donné à ma grand-mère paternelle). Dans la voiture, toujours le même silence pesant, rien ne va depuis des années mais personne ne le dit, ça ne se fait pas. On passe deux heures à entendre ma grand-mère critiquer tout le monde, en particulier maman. Bonne idée de remettre une couche sur une personne déjà fragile psychologiquement mais aucun n'ose la contredire, ça a toujours fonctionné ainsi. Il n'y a que Papi Louis qui me donne du baume au cœur. J'aime son sourire honnête et plein de tendresse, sa façon de m'appeler "min tio" en bon ch'ti qu'il est. On sait qui porte la culotte dans leur couple, une vie entière de soumission à une femme née pour la méchanceté.

De retour à la maison, maman qui a pleuré en silence durant tout le trajet, monte dans sa chambre. Une angoisse qui hante mon cœur revient en force accompagnée d'une profonde tristesse et je me demande comment faire pour changer tout ça. D'un pas incertain, je commence à monter les escaliers pour aller discuter avec elle, peut-être y a-t-il une solution à tout ce malheur ?

— Laisse-la.

Mon père m'arrête dans mon élan et je ne comprends pas sa réaction.

— Mais elle ne va pas bien, ça se voit.

— Tu ne peux rien pour elle et ça ne te regarde pas.

— Juste quelques mots, on ne sait jamais ça peut...

— Je t'ai dit non ! Tu ne ferais qu'aggraver les choses. Reste à ta place.

La colère me gagne, ce n'est qu'un lâche.

— Oui tu as raison, ça devrait être à toi d'intervenir mais bon, faut-il encore le vouloir !

Il ne réplique pas et je file dans ma chambre. À quoi bon discuter pour améliorer la situation s'il ne veut pas y mettre du sien ?

J'ai quinze ans, bientôt seize, un âge où l'on est incapable de dire si on est heureux ou pas. Les hormones déclenchent des émotions que l'on ne comprend pas et qui vous mettent la tête en vrac. Je partage la chambre avec ma grande sœur Louise, de trois ans mon aînée. Elle a beaucoup de chance car elle peut sortir de la maison comme bon lui semble, aller en boîte et enchaîner les mecs, même un peu trop. Son style de musique préféré c'est la Techno, elle collectionne les figurines en porcelaine et son coffre est rempli de parfums et de maquillage en tout genre. Cependant, j'ai tendance à lui voler ses affaires alors elle s'est décidée, il y a peu, à installer un cadenas. Fort heureusement, en tirant suffisamment sur le couvercle, j'arrive tout juste à glisser ma main à l'intérieur. J'aimerais beaucoup être comme elle plus tard : souriante, joyeuse, sûre de moi et extravagante. Pour l'instant, ce n'est pas du tout le cas. Je n'ai aucune confiance en moi, je me suis toujours sentie nulle et stressée même toute petite, sans vraiment comprendre pourquoi.

On est dimanche soir et il faut encore que je termine le devoir de mathématiques que la professeure nous donne chaque semaine. Elle est extrêmement sévère et exigeante alors je m'applique car une mauvaise note provoque chez elle une puissante envie d'humiliation en public. Je ne suis pas première de ma classe mais je me débrouille plutôt bien, particulièrement en

français. Me perdre dans les romans est un loisir très agréable, ils me permettent de m'évader un peu, de vivre des choses extraordinaires.

Trois copies doubles et un mal de tête plus tard, j'ai enfin terminé. Une fois mon sac fait pour le lendemain, je descends prendre le dîner et découvre que tout le monde est déjà à table, il ne manquait plus que moi.

— Je t'ai appelé au moins trois fois Lily.

— Désolée papa mais j'avais un travail à terminer.

Le silence envahit la pièce le reste du repas et chacun mange sans lever le nez de son assiette. Je tente une approche pour discuter avec ma mère dont les yeux sont toujours aussi brillants.

— Ça va maman ?

Mon père me lance un regard accusateur et ma sœur s'enfonce davantage dans son bol de soupe. Elle me répond que tout va bien mais je vois déjà les larmes qui perlent aux coins de ses yeux, il n'y a rien à en tirer, comme toujours. J'ai déjà essayé à plusieurs reprises de chercher à comprendre tout ça, d'arranger les choses par des cadeaux, des dessins, des petites attentions mais rien n'y fait. Je dirais même que ça empire avec le temps. Elle est mal dans sa peau, mal dans sa vie et moi je grandis dans un océan d'incompréhension. Le repas se termine, je débarrasse et commence la vaisselle.

— Laisse, je vais le faire, me dit-elle en sanglotant.

Je sais qu'il n'y a rien à répliquer, c'est inutile de lutter. Un regard vers mon père me fait comprendre qu'une fois de plus, il ne prendra pas les choses en main alors j'abandonne la cuisine et monte dans ma chambre.

Lundi 4 mai

Je déteste le lundi matin car on commence les cours par deux heures de mathématiques et un passage obligé au tableau pour la réalisation d'un exercice. Je n'ai pas vraiment de mauvaises notes mais la logique nécessaire à la compréhension de cette matière n'est pas innée chez moi. Mon réveil sonne, il est sept heures, c'est le moment d'attaquer cette superbe journée pluvieuse.

J'habite une maison mitoyenne à briques rouges typique de la région. L'été, la présence d'une arrière-cour et d'un petit jardin permettent de faire des barbecues, d'observer les étoiles et d'installer une piscine pliable bienvenue quand la chaleur se fait trop rude. Nous sommes dans une petite ville pas très loin de Lens dans le bassin minier. Pour résumer, c'est un endroit où les seules

montagnes sont composées d'un mélange de charbon et de terre que l'on appelle terrils, vestiges de l'exploitation minière. Les quartiers sont entourés d'usines désaffectées, victimes de la mondialisation et le centre commercial immense à Noyelles-Godault près d'Hénin-Beaumont est l'attraction du coin. C'est d'ailleurs le seul endroit pour se promener les jours de pluie, c'est-à-dire les trois quarts du temps.

Le collège est de l'autre côté du quartier, ce n'est pas très loin et je m'y rends à pied en passant par la rue Montjain pour récupérer Camille, ma meilleure amie. Elle me raconte les activités quelconques qu'elle a faites samedi et les problèmes avec son père. C'est un homme dur et sévère qui n'est pas toujours tendre, aussi bien avec sa fille qu'avec son épouse. L'avantage dans cette ville, c'est qu'on est entouré de gens qui vivent dans la même merde.

— Salut les filles ! Vous allez bien ?

Emma, jeune fille de ma classe encore plus timide que moi, a l'habitude de nous attendre à l'entrée car à part nous, personne ne lui parle vraiment. Quand j'y pense, nous sommes les trois filles les plus paumées du coin. : aucun style particulier, pas de popularité, pas de richesse, pas de mèche colorée dans nos cheveux, même pas de chaussures à la mode.

— Tu as fait quoi ce week-end Emma ? Moi je me suis encore tapé les vieux, dis-je en tapant un caillou avec ma chaussure.

— Laisse-moi deviner Lily, tarte au flan ? me dit-elle.

Ma moue de dégoût nous fait partir en fou rire, les filles savent bien que je ne supporte plus cette pâtisserie.

— Perso, j'aurais préféré la tarte ! Mes parents m'ont obligé à réviser tout le week-end pour les examens, ils me foutent un stress de dingue ! Je n'en peux plus.

Les parents de Camille exigeaient d'elle qu'elle réussisse à tout prix. L'espoir via leur fille de sortir de cet endroit, ils ne pouvaient pas le laisser passer. Elle avait le poids sur les épaules de l'avenir de sa famille mais avec son dix-huit de moyenne, je ne m'en faisais pas trop pour elle. Je la voyais bien devenir avocate car elle détestait les injustices, toujours à râler et à se battre pour imposer sa vision des choses quitte à se mettre du monde à dos. Tout mon contraire. C'est peut-être pour ça que notre complicité est si forte, on se complète parfaitement.

Les couloirs sont étroits et nous n'avons pas d'autre choix que de nous serrer en rang devant la porte de la classe. Benjamin me regarde du coin de l'œil, comme à chaque fois qu'il se trouve près de moi. C'est sans doute un gentil